

CONTES POPULAIRES

DU LANGUEDOC

(Suite¹)

La Sourcieiro ¹

Un cop i aviò, à Narbouno, uno filho belo coumo un astre. Le disien per escaïs la belo planto dal faubourg, perso qué demouravo foro lous baris, à las teulieiros, debés la porto de Perpigna.

Toutis lous goujats la demandavoun en mariage; elo ne vouliò pas cap: « Soui trop jouve, — respoundiò à toutis, — » per me marida; ei pas encaro vingt ans, re nou presso. »

Un jour, venguet dins Narbouno un jouin'home riche, poulit e de bouno familho, qu'aviò ausit parla de la flour de la vilo. Entre se vèire, s'agraderoun e se marideroun.

La Sorcière

Il etait une fois, à Narbonne, une fille belle comme un astre. On l'avait surnommée la belle fille du faubourg, parce qu'elle demeurait hors des remparts, aux tuileries, près de la porte de Perpignan.

Tous les jeunes gens la demandaient en mariage; elle les refusait tous: — « Je suis encore trop jeune, — leur disait-elle, — pour me » marier; je n'ai pas encore vingt ans, rien ne presse. »

Un jour, il arriva à Narbonne un jeune homme riche, beau et de bonne famille, qui avait entendu parler de la fleur de la ville. Aussitôt qu'ils se virent, ils se convinrent et se marièrent.

Chaque nuit, quand le marié se réveillait, il se trouvait tout seul dans le lit.

« — Mais où vas-tu donc?... Pourquoi chaque nuit quittes-tu le » lit?...

¹ Voir les fasc. d'avril, juillet et septembre 1885.

² Ce conte a été recueilli à Narbonne par M. le docteur Guibaud.

Cado neit, quan lou novi s'arrevelhavo, s'atroubavo tout soul dins lou leit.

« — Mai ount vas? . . . Perque cado neit quites lou leit? . . .

» — Sioi sounambulo de naissenso : me lèvi, m'en vau, sens » savé so que fau. »

Lou novi se mesfisavo d'aquelos paraulos; tabés s'ero aviat qu'aviò lou som pus dur que davant se marida, e b'attribuavo à un abeurage que sa femno i fasiò prene cado souer, avant d'ana al leit.

Mais so qu'i donnavo mai à pensa, ero que jamai l'aviò visto manja; al repais, beviò un veire d'aigo, apeï se curavo las dents.

» — Vos uno alo de perdigal? . . .

» — Merci, voli pas beure qu'un veire d'aigo. »

E praco, ero grasso e fresco.

« — Coussi tu podes fa d'estre ta gaillardo sens manja » brico? . . .

» — Aco's ma pourtado; ei toujours viscut atal.

» — Aco's pas natural, — pensavo lou nouvel maridat, — » aqui proche d'un més que sion ensem, e que nou beu que

» — Je suis somuambule de naissance: je me lève, je m'en vais, » sans savoir ce que je fais. »

Le marié se méfiait de ces paroles; déjà il s'était aperçu qu'il avait le sommeil plus profond qu'avant son mariage, et il attribuait cela à un breuvage que sa femme lui faisait prendre chaque soir avant de se coucher.

Mais ce qui lui donnait le plus à réfléchir, c'est que jamais il ne l'avait vue manger; aux repas, elle buvait un verre d'eau, puis elle se curait les dents.

« — Veux-tu une aile de perdrix? . . .

» — Merci, je ne veux boire qu'un verre d'eau. »

Et pourtant elle était grasse et fraîche.

« — Comment peux-tu faire pour être si bien portante, sans rien » manger? . . .

» — C'est mon tempérament; j'ai toujours vécu ainsi.

» — Cela n'est pas naturel, — se disait le nouveau marié, — voilà » près d'un mois que nous vivons ensemble, et qu'elle ne boit que de

» d'aigo clareto; digus poudriò tene à-n-aquelo vido: me la
» caldro finta. »

L'autro neit, quand sa femno i dounet lou goubelet, coumo
aviò coustumo, faguet semblant de beure e escampet so que
i aviò dedins, sens que s'en avisesse.

Van al leit; la femno i fa sas manganos, toujours que mai.
El i dits: « Ei pla som; droumiguen.

» — Droumiguen », respoundet la femno.

L'home faguet semblant de droumi, et se metet à rounca
que fasiò brounzina las vitros.

Al cap d'un pauc, la femno lou crido:

« — Ei!... droumisses?... »

» — Ahen!... Ahen!... »

Lou brandits:

« — Ahen!... Ahen!... »

» — Aco ba pla, — se diguet la femno, — droumits coumo un
» soue; podi parti. »

Alabets se levo, se vestits à la lesto.

Tout en rouncant, soun home la fintavo.

» l'eau claire; personne ne pourrait tenir à cette vie : il me la faudra
» surveiller. »

La nuit suivante, quand sa femme lui donna le gobelet, comme à
l'ordinaire, il fit semblant de boire et jeta ce qu'il contenait, sans
qu'elle s'en aperçût.

Ils se couchent; la femme le câline plus que jamais. Il lui dit :
« J'ai bien sommeil; dormons.

» — Dormons », répond la femme.

Il fait semblant de dormir, et se met à ronfler si fort qu'il faisait
trembler les vitres.

Au bout d'un instant, sa femme l'appelle:

« — Hein!.... dors-tu?... »

» — Ahen!... Ahen!... »

Elle le secoue:

« — Ahen!... Ahen!... »

» — Cela va bien, — se dit la femme; — il dort comme un tronc
» d'arbre: je peux partir. »

Aussitôt elle se lève et s'habille rapidement.

Tout en ronflant, son mari l'épiait.

Aquelo ta poulido femno, qui b' auriò dit? ero uno sourcieiro.

Se met d'escambarlous sus uno escougo, e dits :

« Pé sus fiello

» Passo per la cheminieiro. »

Gar-aquis ma femno foundudo.

L'home passo vite sas bralhios e l'encoutseguis.

Lou cemenleri, coumo sabets, es pas pla leng de las teulieiros. L'home s'ero pla couitat; veget sa femno que s'encaminavo dal coustat dal cemenleri : « Ount pot ana ma femno d'aquesto houro?... »

Alabets la vei dintra dins lou cemenleri.

Se met à courre per l'agandi; dintro en s'amagant e vei uno vingteno de sourcieiros que fasion la roundo à l'entour d'uno toumbo fresco.

Al cap d'un pauc, caduno pren un os, qui de la cambo, qui dal bras; l'alumoun e tourna-mai fan la roundo en urlant.

Lous pelses se dressavoun a-n-aquel paure home.

Cette si jolie femme, qui l'aurait dit? était une sorcière.

Elle se mit à califourchon sur un balai, et dit :

« Pied sur feuille

» Passe par la cheminée. »

Et voilà ma femme disparue.

Le mari met vite ses chausses et la poursuit.

Le cimetière, comme vous le savez, n'est pas loin des tuileries. L'homme s'était hâté; il voit sa femme s'acheminer du côté du cimetière.

« Où peut-elle aller à cette heure?... »

Au même instant, il la voit entrer dans le cimetière.

Il se met à courir pour la rejoindre; il entre en se dissimulant et voit une vingtaine de sorcières qui faisaient la ronde autour d'une tombe fraîchement creusée.

Au bout de quelques instants, chacune d'elles prend un os, l'une une jambe, l'autre un bras; elles l'allument et recommencent à faire la ronde en poussant des hurlements.

Les cheveux du pauvre homme se dressaient.

Mais encaro n'ero pas res.

Quan ageroun prou sautât e prou ganidat, se meteroun à gratipautos, e ame sas ounglos desentarreroun lou mort.

Quan l'ageroun sourtit, se lou disputeroun, l'estriperoun en milo boucis e devourigueroun aquelo car de mort.

Lou paure home i pousquet pas pus tene, sentissiò sas cars que se galinavoun; s'entournet à soun houstal e se tournet metre al leit ame soun cor ple de laguis.

Tres houros apeï, enten veni sa femno; fa semblant de rounca, e elo se tourno coucha à son coustat, en vegent que droumissiò.

Al jour, l'home se levo coumo se res noun ero e dits pas res. Quand venguet lou dinna, sa femno, coumo toujours, diguet qu'aviò pas talent; buguet un veire d'aigo e se curet las dents.

« — Ai ! couquino ! miseraplo ! — i diguet soun home, — m'es-
» touni pas qu'ages pas talent : t'en vas cado neit manja de
» car de calabre al cementeri !

» — Qui te ba dit ?

» — Ieu, que b' ei vist ancit passado.

Mais ce n'était encore rien.

Quand elles eurent assez sauté et assez crié, elles s'accroupirent, et avec leurs ongles déterrèrent le mort.

Quand elles l'eurent sorti de terre, elles se le disputèrent, le déchirèrent en mille morceaux et dévorèrent la chair du cadavre.

Le pauvre homme n'y put pas tenir plus longtemps, il avait la chair de poule ; il retourna chez lui et se remit au lit avec le cœur brisé.

Trois heures après, la femme revint ; il fit semblant de dormir ; elle se remit à son côté, croyant qu'il dormait toujours.

Au jour naissant, l'homme se leva comme à l'ordinaire et ne laissa rien paraître.

Quand vint le repas, sa femme, comme toujours, lui dit qu'elle n'avait pas faim ; elle but un verre d'eau et se cura les dents.

« — Ah ! coquine ! misérable ! — lui dit son mari, — je ne suis point
» étonné que tu n'aies pas faim : tu vas chaque nuit manger de la
» chair de cadavre au cimetière !

» — Qui te l'a dit ?

» — Moi, qui l'ai vu la nuit dernière.

» — B' as vist ! Ba veiras pas pus ame tous els d'home. »

E sul cop i jito dessus uno aigo qu'aviò dins uno fiole, ent-i diguent : « Que siogues gous ! »

Gar-aquis que lou paure home es sul cop sanjat en bestio. Sa femmo arrapo l'escougo, e a grands cops de manche lou fico deforo.

Praco que lou paure home sioguesse sanjat en gous, nou restavo pas d'avé soun sen d'home ; disiò en el mèmès : « Qu'un malur d'avé espousat aquelo couquino de sourceiro ! A qu'un estat miseraple m'a mes ! Ount anirei ? De que farei ? »

S'en va co de sous amits, de sous vesits ; digus lou cou-neissio pas.

Aviò bel i revira la cougo ; un i donnavo un cop de ped, l'autre un cop de bastou ; las femnos, cops d'engranieiros ; toutis i dision : « O ! tiré, perdut ! »

De tout lou jour n'aviò pas manjat ; aviò be trouvat demest las rougnos quauque bouci d'os ; mai, coumo ero un pichot gousset, lous autres gusses lou moussigavoun e i prenion l'os.

Batut, roussat, afamat, pus qu'ame un pauc d'aigo claro

» — Tu l'as vu ! Tu ne le verras plus avec tes yeux d'homme. »

Aussitôt elle jette sur lui une eau qu'elle avait dans une fiole, en lui disant : « Que tu soies chien ! »

Voilà que le pauvre homme est aussitôt changé en bête.

La femme saisit le balai, et à grands coups de manche le met dehors.

Bien que le pauvre homme fût transformé en chien, il avait conservé son intelligence d'homme ; il disait en lui-même : « Quel malheur d'avoir épousé cette coquine de sorcière ! A quel état misérable elle m'a réduit ! Où irai-je ? Que ferai-je ? »

Il s'en va chez ses amis, chez ses voisins ; personne ne le reconnut.

Il avait beau remuer la queue, l'un lui donnait un coup de pied, l'autre un coup de bâton ; les femmes, des coups de balai ; tous lui disaient : « Va-t'en, chien perdu ! »

De tout le jour il n'avait rien mangé ; il avait bien trouvé parmi les ordures quelques morceaux d'os ; mais, comme il était petit, les autres chiens le mordaient et lui prenaient l'os.

Battu, rossé, affamé, n'ayant qu'un peu d'eau claire dans le ventre, il arriva devant la porte du boulanger. La boulangère le vit ; elle

dins lou ventre, arrivo davant la porto dal boulangier. La boulangieiro lou vei; dits : « Qun poulit gousset ! Ne vouldriò pla un coumo aco per garda l'houstal. »

Lou gousset l'aregardavo amistousoment e reviravo la cougo à se la degoulha.

« — Veni, veni, cagnot, toun mestre t'a perdut; beleu i'a » longtemps qu'as pas manjat ? »

I dounet de pa, qu'engloutissiò ta leu qu'i tustavo sous pots.

« — Quno talent, carlinot ! I deu ave pla temps qu'as pas » manjat. Té ! countento-te ; te gardarei ame ieu, se digus te » reclamo pas. »

Jujas se lou gousset ero countent d'avé trouvat uno tant bouno mestro.

Lou carlin, qu'aviò la counouissenso d'un home e que n'aviò que la pel de gous, ero atenciounat à toutos las gens de l'houstal. Quand la un disiò à l'autre : « Tanco la porto », lou gous se couitavo de la tanca.

Un jour, en venguent croumpa de pa, quauqus baillet à la boulangieiro un escut de tres francs qu'ero falso mounedo; en l'ausiguent tinda, lou refuset. La pratico sousteniò qu'ero bou.

dit : « Quel joli petit chien ! J'en voudrais bien un pareil pour garder » la maison. »

Le petit chien la regardait amicalement et remuait la queue à se l'arracher.

« — Viens, viens, petit chien, ton maître t'a perdu ; il y a peut-être » longtemps que tu n'as mangé ? » Elle lui donna du pain, qu'il avala avec avidité.

« — Quelle faim ! Pauvre bête, il doit y avoir longtemps que tu » n'as mangé. Tiens, apaise ta faim ; je te garderai avec moi, si per- » sonne ne te réclame. »

Vous pensez si le petit chien était content d'avoir trouvé une si bonne maîtresse.

Ce carlin, qui avait l'intelligence d'un homme et n'avait du chien que la peau, était prévenant pour tous les gens de la maison. Lors : que l'un disait à l'autre : « Ferme la porte », le chien se hâtait de la fermer.

Un jour, en venant acheter du pain, quelqu'un donna en paiement à la boulangère un écu de trois francs en fausse monnaie ; en l'entendant

« — Vejã, — diguet la boulangieiro, — moun gous ba va » decida. »

Souno lou gous, i presento l'escut e li dits de fa sinne s'ero bou ou s'ero fals.

Lou gous, amé sa pato, lou viro, lou reviro e fa sinne que nou, en brandiguent sas aurelhos.

Praqui passavo uno femno vielho, vielho, touto arrucado, touto rupado; aviò pas cap de dents, soun nas i toucavo sa barbo; la vouès i trambolavo coumo à uno crabo. Aquelo vielho dits: « Es pas poussiple qu'aquel gous siogue uno bes- » tio; sara qualquo creaturo humano ensourcelado. »

Alabets, tiro uno fiolo de soun davantal e dits: « Se tu n'es » pas uno bestio, que siogues uno creaturo à notro ressem- » blanso, tourno veni coumo siots estat. »

Et jito sus el so que i aviò dins la fiolo.

Sul cop, lou gous si sanjo en un bel home; se met as ginouls de la vielho, en la remerciant de l'avé delivrat.

« — Aco's pas tout, — i dits la vielho, — praco que vostro » femno vous pot rencountra e vous jita un autre sort; pre- » nès aquesto fiolo, amagats-vous, e, se la vesets lou prumié,

tinter, elle refusa de le recevoir. La pratique soutenait qu'il était bon.

« — Voyons, — dit la boulangère, — mon chien va en juger. »

Elle appelle le chien, lui montre l'écu et lui dit de faire signe s'il était bon ou s'il était faux.

Le chien, avec sa patte, le tourne, le retourne, et fait signe que non, en secouant ses oreilles.

Par là passait une femme vieille, vieille, toute courbée, toute ridée; elle n'avait plus de dents, son nez touchait son menton; sa voix tremblotait comme le bêlement des chèvres. Cette vieille dit: « Il n'est » pas possible que ce chien soit une bête; c'est plutôt quelque créa- » ture humaine ensorcelée. »

Alors elle tire une fiole de son tablier et dit: « Si tu n'es pas une » bête, si tu es une créature à notre ressemblance, redeviens comme » tu étais autrefois! »

Et elle jette sur lui ce que contenait la fiole.

Aussitôt le chien se change en un bel homme, qui se met aux genoux de la vieille en la remerciant de l'avoir délivré.

« — Ce n'est pas tout encore, — dit la vieille, — votre femme peut

« jitats i d'aquelo aigo, e, coumo elo vous a fait, cambia lo en » bestio. »

L'home sourtiguèt pas de tout lou jour; à miejo-neit, anet à soun houstal s'amaga darnié la porto, e, quand sa femno venguet tranquillement dal sabbat. manja car de chrestia, i jitet l'aigo de la fiole en diguent: « Que siogues cavalo! »

Sul cop, sa femno venguet uno bello cavalo.

Alabets l'home agafo un fouet, i fico uno ancado ta rette, que la laisset per morto.

L'endema, la menet à soun hort per vira la seigno, e coumandet al jardinié de pas jamai la laissa pausa.

Dempei, la sourcieiro sanjado en cavalo servissiò lou mati per arremassa las fangos, lous rousisses, la merdo de la vilo; e lou souer, viravo la seigno.

Cric, cric,
Moun compte es finit.
Cric, crac,
Moun compte es acabat.

» vous rencontrer et vous jeter un autre sort; prenez cette fiole, ca-
» chez-vous, et, si vous la voyez le premier, jetez-lui de cette eau et,
» ainsi qu'elle vous l'a fait, changez-la en bête. »

L'homme se cacha tout le jour; à minuit, il alla à sa maison, se mit derrière la porte, et, lorsque sa femme revint tranquillement du sabbat manger de la chair de chrétien, il lui jeta l'eau de la fiole en disant: « Que tu sois cavale! »

Aussitôt sa femme devint une belle cavale.

Alors l'homme attrapa un fouet, lui donna une volée de coups si fort, qu'il la laissa pour morte.

Le lendemain, il la mena à son jardin pour tourner la roue du puits, et ordonna à son jardinier de ne la laisser jamais reposer.

Depuis ce jour, la sorcière changée en cavale servait le matin pour ramasser les bones, les ordures, la m.... de la ville; et le soir, elle tournait la roue du puits.

Cric, cric,
Mon conte est fini.
Cric, crac,
Mon conte est achevé.